Ami du Clergé du 19 novembre 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Conférences d'actualité. — II. Communisme et Ordre nouveau, 689.
Le mot du Pasteur. — *1er Dimanche de l'Avent :* Sanctifier notre âme, 693.
Pour la fête de sainte Catherine. — La jeune fille chrétienne, 694.
Les Saints Patrons. — Différentes catégories de Saints Patrons, 696. — *S. Eloi. Patron des ouvriers en métaux :* Modèle et bienfaiteur des ouvriers, 698.
Conférences à des jeunes gens. — III. Indépendance ou subordination ? 700.
Explication du Catéchisme. — 53e *Leçon :* Les dispositions à la communion et la manière de communier, 702.

CONFÉRENCES D'ACTUALITÉ

II

COMMUNISME ET ORDRE NOUVEAU

Sommaire. — Catholiques et Communistes peuvent ils marcher de concert ? Non, n'ayant ni même but ni même méthode.

Objectifs impossibles à poursuivre en commun : anticapitalisme, antifascisme, action pour la paix, pour la liberté, pour la révolution, pour la culture.

En raison de ses principes mêmes, le Communisme est radicalement incapable de rendre l'homme plus heureux dans un monde plus juste : il en a fait la preuve en Russie.

A Strasbourg, le dimanche 11 octobre, dans un discours qui eut le retentissement que l'on sait, Maurice Thorez s'exprimait ainsi, paraît-il : « Peu importe l'opinion que se font les travailleurs sur l'existence ou la non-existence d'un paradis supra-terrestre : l'essentiel est qu'ils marchent ensemble à la conquête d'un paradis sur terre. »

Eh bien ! nous ne sommes pas du tout de cet avis. Nous observerons tout d'abord que les travailleurs sensés, le très grand nombre, mais non pas les plus tumultueux, ne cherchent pas du tout le paradis sur terre : ils savent bien qu'il en faudra partir, et ils demandent seulement d'y vivre dans des conditions vraiment humaines ; c'est plus modeste, mais c'est plus sûr.

De plus, — et cette réserve est bien autrement grave, — l'existence ou la non-existence d'un paradis supra-terrestre est de la plus haute importance pour la vie présente. Selon qu'un homme y croit ou n'y croit pas, la souffrance ou l'épreuve, qu'on ne peut quand même pas toujours éviter, la mort surtout, qu'il n'est pas encore question de supprimer, ont ou n'ont pas de sens, peuvent laisser l'âme en paix ou y faire naître un incoërcible sentiment de révolte.

On voit déjà la conséquence. C'est qu'il nous sera proprement impossible d'entreprendre de concert avec les adeptes de l'athéisme et du matérialisme l'élaboration d'un ordre nouveau meilleur et plus juste. Cela, parce que nous ne nous entendons ni sur la définition même de cet ordre, ni sur la méthode à employer pour en hâter l'avènement. Il faut d'abord nous en expliquer.

Car nous connaissons l'objection marxiste : Avec sa foi en l'autre vie où seront compensées les injustices de la vie présente, avec son obstination à prêcher à tous, particulièrement aux humbles, la patience et la charité envers tous, la religion chrétienne, représentée surtout par l'Eglise catholique, est le rempart de la « conservation, » le grand obstacle à l'avènement du règne de la justice.

Laissons de côté, pour l'instant, car nous y reviendrons, le grave problème de la sincérité, de la fidélité de chacun à ses propres principes, problème qu'on peut poser pour tous les catholiques comme pour tous les communistes. Il est au moins un fait certain : l'enseignement officiel de l'Eglise, tel qu'il ressort des Encycliques des papes aussi bien que de l'Evangile même, n'est pas le moins du monde favorable au maintien de l'iniquité. Les communistes le savent assez, eux qui au cours de la dernière campagne électorale ont fait, plus que tous les autres peut-être, usage des Encycliques... ou du moins des passages des Encycliques dont ils pouvaient faire flèche contre quelqu'un. Ce n'est donc pas dans un parti-pris d'aveuglement, ou parce que nous aurions perdu notre indépendance vis-à-vis du mal, que nous faisons encore et ferons toujours de la patience dans les épreuves une vertu. Non : c'est parce que notre conception de la vie présente et de l'autre entraîne cette conséquence-là. Tout simplement le spiritualisme et le matérialisme, le déisme et le sans-dieuisme, comme on dit à présent, s'opposent comme l'eau et le feu. Et nous n'y pouvons que faire, voulant rester honnêtes.

Et puis, il y a aussi la méthode. Celle du communisme, c'est la haine. Pour hâter l'heure de l'universelle fraternité, le marxisme ne connaît pas de moyen plus efficace que la lutte des classes : l'exploiteur ne se rendra pas de bon gré, il faut l'y contraindre par la violence.

> « Les communistes proclament hautement que leurs buts ne pourront être atteints sans le renversement de tout l'ordre social actuel. Que les classes régnantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste ! Les prolétaires n'ont rien à y perdre, hors leurs chaînes. Ils ont à y gagner un monde [1]. Les communistes considèrent qu'il n'est pas nécessaire de masquer leurs desseins et leurs buts. Ils déclarent ouvertement que leur objectif ne peut être atteint que par le renversement de l'ordre social existant. L'emprise de la bourgeoisie ne peut être détruite que par une violence impitoyable [2]. »

Et voilà ce que nous n'admettons pas. Non pas, certes, que nous ayons de l'homme une idée si avantageuse, et puérile, que nous le tenions pour

[1] K. Marx, *Manifeste Communiste.*
[2] Programme du 6e Congrès de l'Internationale Communiste, Moscou 1928.

naturellement bon. Le moderne champion de cette trop commode philosophie, J.-J. Rousseau, qui par Tolstoï se trouve dans l'ascendance du Bolchevisme, est à nos yeux un dangereux rêveur et rien de plus. Mais nous n'en sommes plus à confondre la force raisonnable, toujours maîtresse d'elle-même, puissante et constructive, avec la violence élémentaire qui en est la négation autant que la caricature. Et l'idée ne nous serait pas venue de faire de l'amour avec de la haine. Aussi, là même où un premier coup d'œil pourrait permettre à un observateur superficiel d'affirmer une possibilité de collaboration vraie, devrons-nous, après un examen plus attentif, y renoncer.

I

Donc on nous convie à l'action.

« Tous les jeunes communistes ont raison de tendre la main aux jeunes chrétiens, dont nous nous gardons bien de railler les convictions religieuses. Ils ont raison, les jeunes communistes, de vouloir que les jeunes, sans se laisser diviser par des conceptions politiques, philosophiques ou religieuses, s'unissent pour agir... En résumé, nos jeunes ne disent pas à leurs camarades : Tout d'abord, pensons de même et agissons. Ils disent avec raison : Agissons, défendons-nous, voyons ensemble d'où vient notre malheur [1]... »

Eh bien ! voyons. Laissons de côté les *rencontres* possibles : catholiques et communistes mènent parallèlement campagne dans leurs journaux contre certaines injustices et violences hitlériennes, ou bien rivalisent de dévouement et d'ingéniosité, quelquefois dans les mêmes quartiers, pour venir en aide aux chômeurs. De part et d'autre on peut se réjouir d'une convergence souvent inattendue. Pratiquement il pourra être opportun de veiller à ce que des secours, hélas ! inégaux aux besoins, soient judicieusement répartis : en quantité de villes, il s'est même constitué des comités d'assistance et d'entr'aide où toutes les bonnes volontés, quelle qu'en soit l'inspiration, se retrouvent et peuvent se concerter. Mais ne voit-on pas que déjà l'entente, au moins quand il s'agit de catholiques et d'athées militants, ne peut être que très superficielle, que les uns et les autres ont des raisons très différentes, opposées peut-être, de redouter et de combattre l'hitlérisme, que les problèmes du chômage et les remèdes profonds varient du tout au tout, suivant l'idée qu'on se fait de l'homme et de la société ? Poussons donc plus loin et cherchons si dans les réformes possibles de cette société, il n'en serait pas au moins quelques-unes auxquelles communistes et catholiques puissent travailler d'accord.

1. — On nous propose la lutte *contre le capitalisme*. Et voilà qui ne nous dit rien. Il est bien tentant d'être anti-quelque chose : cela donne à peu de frais un air d'indépendance, permet de beaux effets d'indignation, occupe, un temps du moins, celui qui sans cela ne saurait trop que faire... Et puis, où cela mène-t-il ? Qu'entend-on seulement par *capitalisme* ? Le mot a été pris en tant de sens et si divers qu'il ne nous est même pas possible de les passer tous en revue. Si l'on désigne par là notre régime économique actuel dans lequel, Pie XI nous le dit, par la faute de certains hommes, beaucoup d'autres se trouvent déshérités de leur part de bien-être en cette vie, nous ne sommes nullement liés à ce régime établi. C'est même trop peu dire : nous avons contre ce régime concret des griefs anciens et récents qui nous en rendraient la disparition bien tolérable. A une condition toutefois : que nous ne tombions pas d'un mal dans un pire. Car enfin, c'est très beau de partir en campagne avec les communistes, afin de détruire le capitalisme. Et après ? Quand on a bien taillé, il faut recoudre ; les coalitions négatives sont impuissantes, donc malfaisantes. Et point n'est besoin de remonter très haut dans l'histoire pour trouver des exemples de victoires remportées par des ennemis de la veille, unis dans une commune aversion, qui étaient des victoires à la Pyrrhus. Si c'est — et comment en douter ? — pour renouveler en France le « grandiose effort » moscovite que les communistes nous invitent à marcher avec eux, eh bien ! nous ne marchons pas.

2. — Ils nous proposent encore l'*anti-fascisme*. Ce n'est pas plus heureux.

D'abord pour des raisons identiques. Parmi ceux que nous avons vus, à la veille des dernières élections, faire cartel sur cette base, combien n'ont pas attendu six mois pour se repentir d'avoir fait un marché de dupes !

Mais il y a plus. N'est-ce pas singulièrement osé aux communistes de partir en guerre contre le fascisme ? Nous pourrions, si nous n'avions pas mieux à faire, nous offrir ce luxe. Car enfin, il y a dans l'idéologie fasciste, des principes incompatibles avec la foi chrétienne, et nous n'avons pas oublié que le pape a écrit une Encyclique tout exprès pour condamner cette monstrueuse hypertrophie de l'Etat qu'il appelle la « statolâtrie. » Les communistes sont-ils disposés à souscrire à cette déclaration, et Moscou à en tenir compte ? Ce serait d'autant plus heureux que les dictatures collectives, on l'a souvent fait observer, sont de toutes les plus inhumaines. Un tyran peut encore être accessible à la pitié : il est homme. Une classe qui gouverne sans contrôle, c'est une montagne en mouvement : tout ce qu'elle rencontre est broyé. Les communistes sont-ils disposés à combattre avec nous, partout où nous les trouverons, le culte de la force brutale, l'arbitraire du pouvoir, l'écrasement des personnes humaines ? Non, n'est-ce pas. Alors ?...

3. — Alors peut être pourrait-on partir en guerre *contre la guerre*... Chrétiens, plus que quiconque nous faisons nôtre ce mot auquel notre âme un jour a tressailli : « La France ne craint pas la guerre, elle la hait. » Seulement nous savons lire ; et voici, par exemple, ce que nous trouvons dans un discours du camarade Kuusinen appelant la jeunesse à s'unir :

[1] Jacques Duclos au Congrès communiste de Villeurbanne, janvier 1936.

« Camarades, une deuxième guerre impérialiste mondiale approche. La plus criminelle de toutes les guerres, une agression impérialiste contre-révolutionnaire contre le pays des Soviets, patrie des ouvriers de tous les pays, est en préparation... Il s'ensuit un danger aigu de guerre... Tout cela exige que des millions de jeunes soient entraînés dans le front uni... [1]. »

Que la Russie ait des raisons de se croire menacée, soit. Mais de textes comme celui-là il ressort deux évidences : 1° qu'on nous invite à constituer un front unique... d'abord pour la défense des Soviets et du communisme. La cause n'est pas de celles pour lesquelles, catholiques français, nous nous croiserions d'enthousiasme ; — 2° que les Soviets considèrent les ouvriers de tous les pays comme étant leurs ressortissants : ce qui n'est pas précisément rassurant pour la paix, on en a la preuve en Espagne. Ainsi donc, les Soviets pourraient impunément poursuivre en tous pays des agissements capables d'amener la guerre, et nous volerions à leur aide, pour retrouver ensuite le communisme consolidé, grisé par sa victoire, plus menaçant que jamais ?...

L'Eglise n'a pas attendu qu'il y ait des communistes pour lutter de toutes ses forces contre la guerre. Avec elle, nous continuerons ; avec eux, non, merci !

4. — Et pour *la liberté ?* Ah ! pauvre liberté, que tout le monde embrasse au point qu'elle en étouffe ! Car, enfin, on l'a dit et c'est vrai, pour être libre, il faut d'abord être gouverné. Mais pourquoi donc nos communistes, dont la vraie patrie est là-bas, ne vont-ils pas commencer en Russie leur campagne pour la liberté ? Voilà ce qu'on aimerait voir. En attendant, voici qu'en France, un gouvernement soutenu par eux nous annonce un projet de loi limitant la liberté de la presse. M. Blum serait-il en train de se convertir au *Syllabus ?* Nous en serions ravis, espérant toutefois que les sévérités à venir ne cesseraient pas d'être justes en devenant... unilatérales. Le chef d'un gouvernement voisin et ami prenait hier cette décision : « Dans l'état actuel de l'opinion et pendant tout le temps que durera la tension présente, tous rassemblements, *quelle que soit l'opinion de leurs organisateurs,* seront interdits, du moment où leur ampleur met en cause le contrôle que l'autorité publique doit pouvoir exercer sur les mouvements de foule. » Il est permis, en effet, de penser que, par le temps qui court, les hommes ont beaucoup plus besoin de réfléchir que de manifester : mais *tous* les hommes, quelle que soit leur opinion.

D'autre part, il ne devrait pas être nécessaire de faire comprendre à des pacifistes l'inopportunité de 127 manifestations simultanées en Alsace pour faire la nique à Hitler.

En somme, les communistes, c'est trop clair, en appellent à la liberté pour ne pas se laisser gagner de vitesse par une dictature autre que celle dont ils rêvent. La manœuvre est peut-être habile. En tout cas, qu'ils ne comptent pas sur nous pour son succès.

5. — Il ne faut s'étonner de rien. On nous propose encore l'union pour *la révolution* et pour *la culture*. Notre réponse sera brève. Notre révolution à nous, la vraie, elle est faite depuis vingt siècles ; notre culture se rattache, par ce qu'elle a de plus spécifique, à cette révolution-là. L'une et l'autre, révolution et culture, tout en étant humaines au meilleur sens du mot, sont aussi, sont même d'abord spirituelles ; et si la société des hommes en avait conservé l'esprit, point n'eût jamais été besoin ni de Réforme ni de Révolution. L'Eglise du Christ, c'est de l'histoire, a fait la civilisation occidentale, de son nom vrai civilisation *chrétienne ;* nos évêques, on l'a écrit, ont fait la France comme les abeilles font leur ruche. L'une et les autres ne seraient pas capables de réparer ce qu'ils ont fait ? Allons donc !

Par bonheur, rien n'est irrémédiablement compromis. Et le vieux Clemenceau estimait suffisant, pour changer la face du monde, que chaque chrétien retrouvât dans ses veines une goutte du sang de François d'Assise. Nous savons où on peut le trouver. Nous avons l'Evangile et l'Eglise et, des incroyants en conviennent, ni l'un ni l'autre n'a vieilli. Meetings et manifestations exigent peu, s'organisent très vite, font beaucoup de volume. Et puis après, qu'en reste-t-il ?... L'action la plus profonde, la plus efficace, la plus décisive, contre le communisme, qu'on ne s'y trompe pas, c'est celle que nous conseillait Clemenceau.

II

En somme, la situation est claire et, comme le déclarait sans ambages Jacques Duclos [1], c'est « sous le drapeau de Marx-Engels-Lénine-Staline, victorieux sur un sixième du globe, » qu'on nous convie à l'union. On nous dit : « Ou le désordre établi sans nous, ou l'ordre nouveau avec nous. » Voilà une alternative qui ne nous plaît pas du tout, et à ceux qui nous donnent ainsi le choix entre l'inondation et l'incendie, nous répondons : Ni l'un ni l'autre ! Oui, certes, le monde a aujourd'hui un immense besoin de réforme. Mais nous nions purement et simplement que le communisme puisse trouver où il la cherche cette « part de bien-être » qui, à l'heure actuelle, est encore refusée à beaucoup. A-t-il jamais pensé sérieusement à faire quelque chose pour la famille, la grande sacrifiée du régime dont notre société ne veut plus ?

Mais surtout, il faut le redire, l'homme ne vit pas seulement de pain. Il en a, aujourd'hui, quand même plus qu'hier. La condition matérielle de l'ouvrier s'est améliorée : qui le nierait ? En toute vérité se sent-il plus heureux ? La gaîté au travail de l'ouvrier français était jadis proverbiale. Hélas ! que les temps ont changé ! Regardez un chantier : on ne « blague » plus, on discute ou on revendique ; on ne chante ni ne siffle plus, si ce

[1] *Internationale Communiste*, septembre 1935.

[1] *Avant-Garde*, 1er février 1936.

n'est l'*Internationale,* qui n'est pas gaie ; partout « l'insupportable spectacle des poings fermés » qui révoltait François Mauriac et avec lui bien d'autres. Et ce serait cela l'Ordre nouveau ?

Qu'on veuille bien le remarquer, nous ne nous sommes à aucun moment égarés dans la politique. Il est bon nombre des lois votées hier ou en préparation pour demain contre lesquelles nous n'avons à formuler aucune objection de principe, étant beaucoup plus libres qu'on ne prétend, beaucoup plus que ne le sont certains qui se croient tels. Précisément à cause de cela nous serons tout à fait à l'aise quand on viendra nous parler de l'essor économique imprimé à la vieille Russie par les Soviets. Sans accepter argent comptant tous les chiffres de tant de statistiques (nous ne sommes pas compétents), nous savons les possibilités immenses qu'offraient aux ambitions soviétiques les inépuisables richesses naturelles de la Russie ; nous savons combien l'équipement industriel de ce grand pays était resté rudimentaire sous le régime des tsars. Il est clair que les bolcheviks devaient mettre leur point d'honneur, eux surtout qui ne croient qu'à la matière, à rattraper le temps perdu en poussant très activement le développement de toutes les industries. Mais il faut toujours en revenir à la même capitale question : les hommes en fin de compte s'en trouvent-ils plus heureux ? Pourquoi donc, malgré tout le soin qu'on prend de n'admettre dans la marine des Soviets que des « komsomol'cy » convaincus, ne peut-on pas empêcher que leurs voyages à l'étranger ne les rendent « réactionnaires » ?

« Ils découvrent un monde nouveau. Pensez donc : les gens partout ont l'air joyeux,... on se promène, on rit... Et comme ils sont tous bien habillés !... Il y a des restaurants, on y entre librement, il n'y a pas besoin de cartes... Et il y a de beaux magasins ouverts à tout le monde .. Et les prix sont accessibles... En 1933, les jeunes marins furent l'objet d'une véritable persécution, d'arrestations en masse englobant des classes entières d'aspirants de marine suspects de *relations avec l'étranger* ou de discours séditieux. Il y a deux ans, l'aviation avait subi une *épuration* du même genre [1]. »

En 1934 une autre persécution sévit au printemps contre les jeunes gens soupçonnés d'avoir cherché à s'instruire sur le mouvement jociste. Le communisme, c'est la caserne pour tous et à perpétuité. On en a bientôt la nausée et les plus convaincus eux-mêmes à la longue n'y résistent pas. Comme l'a justement noté H. Bergson, « un accroissement de biens matériels peut présenter pour l'humanité un grave danger, s'il n'est pas accompagné d'un développement moral correspondant. » Or ici le développement moral, nous savons pourquoi, est impossible. On n'échappera pas aux conséquences. Dans un ouvrage qui fut célèbre, Félix Le Dantec, libre-penseur, mais homme d'une probité redoutable, a écrit, faisant l'hypothèse d'une société composée d'athées qui voudraient être logiques : « Une telle société finirait naturellement par une épidémie de suicide anesthésique [1]. »

Les Soviets en sont déjà là :

« L'épidémie de suicides sévit depuis 6 ou 7 ans parmi la jeunesse, dans le Komsomol comme en dehors de ses rangs. Au début les journaux le signalèrent avec inquiétude. Puis ils cessèrent brusquement d'en parler : le mot d'ordre du silence était donné. Mais les autorités essayèrent de provoquer un courant de réaction dans la jeunesse elle-même, en organisant des jugements posthumes de camarades : on se réunissait à la *cellule du Komsomol,* on lisait les lettres laissées par les suicidés, on passait un vote de blâme flétrissant les *déserteurs de la vie*. Cette mesure eut l'effet exactement contraire à celui qu'on espérait, et elle fut abandonnée. Depuis c'est par le silence le plus rigoureux qu'on tâche d'étouffer l'épidémie toujours croissante... [2]. »

On en est à présent aux « suicides organisés par groupes de plusieurs jeunes désespérés. »

Voici ce qu'écrivaient, avant de mourir, six jeunes filles trouvées pendues à la même branche d'arbre : « Nous n'en pouvons plus... Si au moins il y avait la possibilité de voyager, de voir des choses intéressantes !... Tout est si gris. On étouffe... »

Maîtres d'organiser en Russie, avec des moyens merveilleux, une société pleinement conforme à leurs principes, les communistes ont façonné un *corps* qui fait à première vue belle impression. Ils n'ont pas pu et ils n'ont pas voulu lui donner une *âme*. Alors c'est la décomposition qui vient. Violentée, la nature se venge.

Nous pouvons maintenant reprendre avec intérêt notre question du début. Les communistes nous invitaient donc à marcher avec eux à la conquête d'un paradis sur terre et naturellement sous le drapeau de Marx-Engels-Lénine Staline. L'invitation alors nous paraissait osée. Maintenant nous sommes en droit de la déclarer monstrueuse.

Qu'un équipage novice et sans prudence se lance dans une traversée périlleuse sur un bateau en mauvais état de navigabilité, c'est déjà grave. Mais que ces malheureux, leur navire commençant à faire eau, essaient d'attirer à leur bord les passagers d'un bon et solide vaisseau croisé à l'escale, est-ce autre chose que folie criminelle ? Evidemment le régime économique et social actuel est condamné : non pas que tout y soit mauvais, mais parce que l'ensemble est vicié. Pour reprendre le mot d'Hamlet : « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark » ; mais nous n'y tenons pas et on ne peut taxer équitablement d'immobilisme une Eglise qui a connu tant de régimes, au cours de son histoire déjà longue, et qui s'est adaptée à tous, mais ne s'est inféodée à aucun. Un des nôtres qui était en même temps un homme politique de valeur universellement reconnue, Mgr Seipel, longtemps chancelier d'Autriche, n'excluait même pas l'hy-

[1] *Mémoire sur la mentalité de la jeunesse au pays des Soviets,* dans *Vie Intellectuelle,* 10 nov. 1934.

[1] *L'athéisme,* p. 113.
[2] Mémoire cité.

pothèse d'une utilisation possible des expériences russes pour l'organisation de la société à venir :

« L'Eglise catholique n'est pas plus liée au droit romain qu'au capitalisme. Si jamais le peuple russe — j'entends le bon peuple — vivait assez isolé pour retrouver une sorte d'innocence, sans connaître nos banques, ni nos juifs, ni nos sociétés anonymes, peut-être un jour le voile se déchirerait il, et peut-être, avec la faillite d'une organisation artificielle, ce peuple régénéré viendrait-il se retremper aux sources du Christianisme pour y trouver une nouvelle jeunesse en lui donnant des forces neuves. Le rêve est magnifique ; pourquoi ne pas l'envisager ? C'est par de tels moyens que doit se renouveler le monde beaucoup plus que par des ajustements de tarifs douaniers et d'académiques plans d'organisation de l'Europe [1]. »

Mais qui ne voit que cette hypothèse, *subordonnée à la résurrection spirituelle et chrétienne du bon peuple russe,* diffère absolument des propositions de Maurice Thorez et de Jacques Duclos, dont il n'y a rien, absolument rien à retenir ?...

Notre conclusion sera celle même des cardinaux français en leur belle lettre pastorale collective du 28 octobre :

« Nous espérons qu'en face des régimes soviétiques et des diverses formes de gouvernement moins compatibles avec notre tempérament national et que des peuples ont cru devoir se donner, il y a place pour un régime où sous la triple influence des aspirations chrétiennes, de la culture latine et de nos traditions françaises, fleurira une sage et joyeuse liberté. Cet ordre, espérons le, sera le nôtre. Ce sera l'ordre français. »

Il y a quelques années, un journal bolchevik, *Le sans-Dieu au métier* [2], publia un dessin allégorique dont la signification est assez claire. Un long promontoire se découpe sur un ciel de fer à l'assaut duquel il semble monter, avant d'aller finir en proue dans la mer. Sur la pente se presse une véritable marée humaine où se confondent, lamentable cohue, toutes les conditions, tous les âges. Quiconque s'est laissé prendre par le flot avance irrésistiblement, poussé par lui jusqu'à la crête d'où il est précipité dans l'abîme. Et voici l'explication : « La collaboration des classes en réalité, ou la voie terrestre du Royaume du ciel. » Laissons le commentaire, qui n'est pas riche. Il y aurait peu de chose à changer au dessin pour en faire, à défaut d'une œuvre d'art, une allégorie vraie. Il suffirait de remplacer par la faucille et le marteau la croix portée au-dessus du cortège, et le Christ qui est en tête, par Staline.

LE MOT DU PASTEUR

1er Dimanche de l'Avent

SANCTIFIER NOTRE AME

Mes frères,

Dieu nous a créés pour la vie éternelle. Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente. Nous ne sommes sur la terre qu'en passant : nous allons au ciel.

Aussi, dès le premier dimanche de l'Avent, qui ouvre l'année liturgique, l'Eglise nous met-elle en présence du jugement dernier : « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles,... parmi les nations une grande angoisse... Les puissances des cieux seront ébranlées... On verra le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec grande puissance et grande majesté. »

Et l'Eglise agit ainsi afin de nous détacher du péché et nous encourager à la sanctification de notre âme.

1° *Pourquoi* sanctifier notre âme ?
2° *Comment* sanctifier notre âme ?

I. — *Pourquoi sanctifier notre âme ?*

Parce que Dieu le veut. Certes, je crois bien qu'on sera sauvé sans avoir pratiqué l'héroïsme de charité d'un Vincent de Paul, les austérités effrayantes d'un Curé d'Ars ; néanmoins il reste la leçon que nous ont donnée ces héros. « Ma pauvre âme, ma pauvre âme, » disait sans cesse S. Jean-Baptiste Vianney.

Au vrai, si vous ne travaillez pas à la sanctification de votre âme, vous allez directement contre la volonté de Dieu ; car c'est pour la sauver que Jésus-Christ est descendu parmi nous, qu'il a souffert les tourments de la Passion, qu'il a établi son Eglise et institué ses Sacrements.

Cependant, ils sont nombreux ceux qui négligent ce devoir essentiel. En vérité, le baptême leur a donné le pouvoir de s'enrichir merveilleusement pour la bienheureuse éternité : « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruits. » (Jean, xv, 5). Mais Dieu n'a pas tout fait lui seul ; il a voulu que l'homme participât à son propre salut et travaillât à l'embellissement de son âme par une coopération réelle, constante : « Dieu qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. » (S. Augustin). « Ah ! s'écrie S. Jean Chrysostome, si les hommes avaient du moins pour leur âme autant d'empressement que pour leur corps ! Mais, par un aveuglement inexplicable, ils préfèrent tout le reste à leur âme. » Que de peine ils se donnent pour gagner de l'argent, pour être riches, bien logés, bien vêtus, bien nourris !

« Vous avez là un superbe baudet, » dit un jour un curé à un brave cultivateur qui labourait son champ, « combien de temps employez-vous à l'entretenir en si bon état ? — A tout compter, Monsieur, il me faut bien près de deux heures par jour. — Et pour votre âme, que faites-vous chaque jour ? — Je dis une petite prière, et j'assiste à la messe basse le dimanche. — Dans ces conditions, mon ami, reprit le prêtre, si j'osais vous parler franchement, j'aimerais mieux être votre âne, puisque la bête est mieux soignée. »

M. f., jetez un coup d'œil sur vous-mêmes et voyez où tendent la plupart de vos pensées, de vos paroles, de vos actions, de vos préoccupations. Dans toutes vos journées, y compris le dimanche,

[1] « Mgr Seipel nous parle de la France, » dans le *Correspondant* du 25 octobre 1931.
[2] 1925, n° 10.

combien de temps consacrez-vous à la sanctification de votre âme ?

II. — *Comment sanctifier notre âme ?*

Notre âme est semblable à un jardin destiné à produire des arbres et des plantes, des fleurs et des fruits variés.

Or, que fait un diligent jardinier lorsque d'une terre en friche et couverte de broussailles il veut faire un beau jardin ?

D'abord il débarrasse le terrain, puis il retourne le sol, rompt les mottes de terre avec la bêche ou le soc de la charrue. — Tel aussi dans votre âme doit être le premier travail : pour détruire et enlever les mauvaises habitudes enracinées en elle, vous avez à la défricher par un sévère examen de conscience, à en briser les aspérités par une contrition véritable.

Ensuite, le jardinier sème de bonnes semences et a soin de les recouvrir de terre pour les aider à prendre racine. — Pour votre âme, la bonne semence c'est la parole de Dieu tombée des lèvres du prêtre ou recueillie dans de bons livres. Veillez à la faire passer jusqu'au fond de votre âme par la réflexion et par une méditation sérieuse : elle ne tardera pas à vous procurer les plus belles espérances.

Enfin, un dernier travail assez compliqué, le plus considérable de tous, celui sans lequel rien ne viendrait à maturité : le jardinier doit arracher au fur et à mesure les mauvaises herbes, préserver le jardin des animaux nuisibles et l'arroser en temps utile. — Pareillement de la culture de votre âme. Par la vigilance, par le travail, par le recours à Dieu, extirpez de votre âme les mauvaises herbes, je veux dire, les tentations de toute espèce qui vous assailliront. Eloignez de votre âme les insectes et les animaux nuisibles, je veux dire, les compagnies perverses, les lectures mauvaises, les conversations et les exemples pernicieux. En vue d'attirer le secours divin, arrosez votre âme par la prière à laquelle rien n'est refusé, par les sacrements qui sont comme les réservoirs inépuisables où Dieu a renfermé les trésors de sa grâce.

Donc, m. f., à l'entrée de ce saint temps, déterminez-vous à vous préoccuper des besoins de votre âme : « Seigneur, faites-moi connaître davantage ma fin, afin que je sache ce qui me manque : car il est permis d'essayer de bien des choses, excepté de vivre au hasard. »

Malgré la tendance de vos sens à ne se refuser aucune satisfaction, si avilissante qu'elle soit, malgré leurs suggestions qui vous invitent, sous le couvert d'une morale qualifiée de « moderne », à vous souiller de toutes les boues, faites que la vie de votre âme soit une montée ininterrompue vers les sommets radieux où nous sommes appelés à vivre éternellement dans la compagnie de la Sainte Trinité.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

LA JEUNE FILLE CHRÉTIENNE

Mesdemoiselles,

De temps immémorial, sainte Catherine est la Patronne des jeunes filles et sa fête est aussi votre fête. Vous avez voulu, en ce jour, allier la piété à de saines réjouissances, et je vous en félicite. Mais comme la vraie manière d'honorer les saints, c'est encore d'imiter leurs vertus et de marcher sur leurs traces, laissez-moi vous dire ce que doit réaliser toute jeune fille chrétienne : la *piété*, le *bon exemple*, la *générosité*. Prêtez-moi une oreille attentive, et vous trouverez dans ces trois mots un idéal pour votre vie chrétienne.

I. — *Piété*

On a souvent médit de la piété, et les personnes pieuses ont parfois prêté le flanc à la critique. Comment cela ? C'est qu'il y a deux formes de dévotion, totalement différentes l'une de l'autre.

Certaines personnes, en effet, s'imaginent que réciter de nombreuses formules de prières, être à l'affût de toutes les indulgences, n'omettre aucun des saints qui ont leur autel ou leur statue à l'église, et fréquenter tous les offices est le fond même de la dévotion. Et malheureusement la charité envers le prochain, la conscience nette de son devoir d'état, parfois même la justice ne leur semblent pas rentrer dans le programme. On dirait même parfois qu'elles veulent couvrir et dissimuler leurs défauts sous le manteau de la piété ; je veux bien admettre que ce soit inconscient, involontaire, mais cette attitude, que beaucoup taxent un peu vite d'hypocrisie, fait mauvais effet.

Il est cependant une autre forme de piété, laquelle ne consiste pas en formules, mais en esprit et en action. Je m'explique. A la Samaritaine qui lui demandait s'il fallait adorer Dieu à Jérusalem ou au mont Garizim, Jésus répondait : « L'heure vient, elle est déjà venue même, où de vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité... Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » (Jo., IV, 23-24). Ce qui veut dire que la vraie dévotion est dans l'intention et dans le cœur, non sur les lèvres ou dans une offrande extérieure.

Voyez en effet comment N.-S. Jésus-Christ, dans une autre page de l'Evangile, instruit les Juifs et confond l'orgueil des Pharisiens. Dans le temple de Jérusalem, Jésus se tenant à proximité d'un tronc, observe les passants qui y jettent leur offrande. Il en voit certains y déposer une forte somme, mais il ne dit rien. Par contre, voici une pauvre femme qui glisse modestement dans le tronc deux petites pièces, valant ensemble le quart d'un as ; Jésus s'en aperçoit, appelle ses disciples et leur dit : « Cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres, car tous ont donné de leur superflu, et elle de son nécessaire. » (Mc., XII, 41-44). Et dans une autre circonstance, il nous fait con-

naître à quel point Dieu aime les dispositions du cœur plus que l'offrande qu'on lui apporte : « Si, venant offrir quelque don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et ensuite vous viendrez offrir votre don. » (Mt., v, 23-24).

La piété consiste donc essentiellement dans les dispositions du cœur et dans l'intention. Que veut dire en effet ce mot « intention » ? Il signifie : « tendre vers quelque chose ». Vos actions tendent-elles vers Dieu, vers sa gloire, vers le ciel ? Dans cette mesure elles sont bonnes, et c'est là de la vraie piété. Vos œuvres sont elles au contraire égoïstes, visant avant tout à procurer votre avantage personnel et temporel, sont-elles mélangées de toutes sortes d'imperfections et n'ayant d'autres règles que votre caprice ? Vous n'avez, dans ce cas, rien de ce qui fait la vraie piété.

Et maintenant que vous savez ce qu'elle est, je dois vous dire pourquoi la piété doit trouver sa place dans la vie d'une jeune fille chrétienne ; car vous allez me dire peut-être : « Mais tout le monde doit être pieux, ce n'est pas un monopole pour nous ! » Eh ! oui, vous avez raison ; mais l'obligation n'est pas la même pour tous. Direz-vous, par exemple, que le prêtre n'est pas obligé à une dévotion plus profonde, plus parfaite que les simples fidèles ?

S'il vous appartient d'être plus pieuses que les autres, et de donner le ton, c'est d'abord parce que vous êtes chrétiennes, ayant reçu dans la famille et au catéchisme une éducation sérieuse. C'est ensuite parce que vous êtes jeunes, et que la jeunesse c'est le printemps, c'est la joie, c'est la vie. c'est l'entrain et l'enthousiasme ; oh ! de grâce, ne gaspillez pas ces trésors de votre jeunesse à courir vers un idéal terrestre et humain ; Dieu seul peut répondre à vos aspirations ardentes, et loin de lui les promesses fallacieuses de cette vie ne vous apporteraient que déceptions, tristesse et remords.

« Mais, direz-vous encore, la jeunesse n'est pas à nous seules ; les jeunes gens aussi sont jeunes. » Vous avez raison, aussi leur dirai-je comme à vous d'apporter au Christ l'enthousiasme de leurs vingt ans. Mais la vie les appelle au dehors ; vous, votre tâche est à la maison. Demain, ils seront surtout le soutien matériel du foyer, faisant vivre la maisonnée par leur travail ; et vous, vous serez les éducatrices de jeunes âmes, en qui vous devrez faire passer vos vertus et votre esprit chrétien.

Voilà pourquoi je vous recommande si fort cette piété qui, d'après S. Paul, « est utile à tout. » (I Tim., iv, 8).

II. — *Bon exemple*

Avez-vous jamais réfléchi au rôle éminent que joue la lumière ? Sans elle, il ne saurait y avoir de vie à la surface de la terre ; sans elle, aucune activité ou presque ne serait possible ; celui qui, sans elle, voudrait s'aventurer sur la route risquerait d'autant plus la catastrophe qu'il irait plus vite. Or, il n'y a pas que le corps qui a besoin de lumière ; l'âme aussi, qui a sa vie et son activité particulières, a besoin d'une lumière appropriée.

Voyez en effet un ouvrier qui ne sait ni ce qu'il doit faire, ni comment il doit s'y prendre ; il restera inactif tant qu'on ne lui aura pas indiqué le travail qu'on attend de lui. Voyez un voyageur qui ne connaît plus sa route ; il va s'arrêter et questionner, afin de retrouver son chemin ; ou, s'il poursuit sans se renseigner, il risque de s'égarer davantage. A l'ouvrier, au voyageur, la lumière du soleil qui luit sur leurs têtes ne suffit donc pas ; il leur faut de plus un esprit éclairé pour travailler efficacement, pour avancer sûrement.

Transportez-vous maintenant dans le domaine spirituel : l'homme n'est-il pas un voyageur en route vers sa destinée ? Et quelle est cette destinée ? La vie éternelle. « Celui qui vit et croit en moi, a dit Jésus, a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., xi, 26). Et quel est le chemin qui conduit à cette vie, faite de bonheur éternel et infini ? Quelqu'un le connaissait-il et nous l'a-t-il enseigné ? Oui, c'est le Christ Jésus, il nous a tracé le chemin du ciel par ses commandements et ses conseils.

Mais hélas ! parmi les hommes combien ignorent ou ont oublié ce chemin tracé par la sagesse divine et l'aimante prévoyance de Jésus ! Combien qui cherchent le bonheur, mais qui s'égarent, et qui, sans jamais trouver ici bas ce qu'ils désirent, risquent fort de manquer leur destinée ! Ne faut-il pas dénoncer leur imprudence, leur indiquer le danger, les instruire, dissiper leur ignorance et leurs préjugés ? Certainement il le faut. Mais comment ? Par l'exemple, car on l'a dit depuis fort longtemps, « les paroles émeuvent, les exemples entraînent », et Jésus disant à ses apôtres : « Vous êtes la lumière du monde » (Mt., v, 14), leur faisait cette recommandation : « Voici comment vous serez la lumière des hommes : vous leur donnerez l'exemple de vos bonnes œuvres afin qu'à leur tour ils glorifient le Père qui est dans les cieux » (Mt., v, 16).

Les apôtres et leurs successeurs seraient-ils seuls appelés à ce rôle de flambeaux, à la lumière desquels les âmes de bonne volonté pourraient suivre leur chemin droit ? Certes non. Car tout chrétien qui a reçu au baptême la vertu de foi, et qui a appris, par l'éducation chrétienne, à vivre de sa foi, doit être pour sa part ce flambeau qui éclaire ceux, plus ignorants ou moins bien partagés, qui vivent autour de lui.

Et voilà pourquoi, jeunes filles chrétiennes, vous devez être des flambeaux et des modèles.

Mais il y a une autre raison encore : c'est que, si j'ose dire, tout le monde a les yeux fixés sur vous, et de votre côté vous pouvez exercer une grosse influence autour de vous. Voyez en effet toutes les plus jeunes qui entrent dans la vie, — et j'appelle « la vie » la révélation de l'existence humaine avec ses labeurs, ses peines, ses joies,

j'appelle « la vie » l'éveil de la raison et du cœur. Si elles vous voient pieuses, bonnes. sérieuses, elles vous suivront aisément ; dans le cas contraire, elles vous suivront aussi, hélas ! dans le mauvais chemin avec autant et plus de facilité. Nous savons, nous prêtres surtout, ce qu'il en coûte de remonter le courant, et de préparer une jeunesse chrétienne et sérieuse dans un milieu où les jeunes donnent le mauvais exemple.

Mais il n'y a pas que vos jeunes compagnes ou vos frères et sœurs qui ont les yeux fixés sur vous ; il y a encore tous ceux qui songent à leur futur foyer. Je n'insiste pas, car c'est inutile ; vous sentez trop bien, avec un peu de réflexion, de quel pouvoir vous disposez auprès d'eux, en bien ou en mal, suivant que vous le voulez.

Il n'est pas jusqu'à vos parents, jusqu'à vos aînés que vous ne puissiez édifier par vos exemples et par vos vertus ; car dans la famille comme au village ou dans la cité. vous êtes la jeunesse, vers laquelle se tournent tous les regards et toutes les espérances. A vous d'entraîner ces cœurs vers l'idéal et vers le bien.

III. — *Générosité*

Si la vie exige la lumière, elle réclame aussi la chaleur. Voyez en effet ce qui se passe dès que le froid de l'hiver succède à la bonne saison ; la nature se dépouille de sa parure et devient stérile ; il faudra attendre le printemps, le retour de la chaleur, pour que la sève monte à nouveau dans les plantes, et que les feuilles s'ouvrent, que les fleurs s'épanouissent, espoir de la récolte et des fruits. Voyez encore une automobile, par exemple : il ne suffit pas que les phares lui assurent dans la nuit une lumière suffisante, il lui faut encore la chaleur du moteur pour la faire avancer. Ainsi l'âme a-t-elle besoin d'énergie, de forces morales pour travailler activement à son salut, pour se hâter vers la patrie.

Parce que vous êtes jeunes, parce que votre âge est celui de la joie, de l'entrain, de l'enthousiasme, il vous appartient de communiquer aux autres le feu sacré, de ne pas vous isoler moralement, de ne pas vous enfermer dans le cercle étroit de vos petites affaires personnelles, de ne pas étouffer en vous l'ardeur et l'espoir de vos vingt ans. Mais, tout au contraire, il vous faut développer vos énergies en cherchant à voir toujours plus haut et plus grand, à vous faire de la vie une idée toujours plus chrétienne et plus enthousiaste, afin que rien ne vous apparaisse mesquin et négligeable de ce qui compose votre devoir d'état.

Ce faisant, comme je vous le disais en commençant, vous apporterez des dispositions nouvelles, un cœur ardent à l'ouvrage, en même temps qu'un esprit net et éclairé ; et parce que vous aimerez mieux votre tâche quotidienne, parce que vous l'estimerez davantage, vous y apporterez aussi plus de dévouement. plus d'entrain ; et vous vous en acquitterez plus facilement et beaucoup mieux.

Et puis, vous ferez part aux autres de votre découverte, vous tâcherez, — même s'il vous en coûte, même si cela mord sur vos loisirs, votre amour des aises, votre orgueil ou même un peu sur votre bourse, — vous tâcherez d'élargir un peu l'horizon de ceux qui vivent autour de vous, d'élever un peu leurs idées, de dilater un peu leur cœur. Et pour ceux que la vie a égarés, malmenés, découragés, vous vous ferez bonnes, indulgentes, dévouées, essayant par votre délicatesse, votre compréhension, votre entrain, de leur faire reprendre goût à la vie, à la beauté morale, à la dignité humaine, à l'idéal chrétien.

N'est-ce pas en effet votre rôle, à vous jeunes filles, de vous laisser toucher par la douleur, gagner par l'émotion, de vous sentir inclinées à la pitié ? N'avez vous pas le secret de la douceur et du tact dans les paroles de consolation comme dans les témoignages d'amitié ? N'êtes-vous pas douées d'un sens particulier pour deviner les peines cachées ? Les attentions délicates et les prévenances ne sont-elles pas votre fait ?

De grâce, n'allez pas sottement jeter cette sensibilité à tout vent de misère ; mais apprenez auprès du Christ, par la vraie piété, cette grande science où Dieu est le Maître par excellence et qui est celle de la charité.

* *

Je termine, et je me résume. Vous êtes jeunes et vous aimez la grâce et la beauté ? Ne la cherchez pas dans de vains colifichets, mais dans la vertu et la piété. Vous êtes jeunes et vous sentez tous les yeux fixés sur vous ? Vous êtes alors le flambeau placé sur le chandelier ; tâchez d'être vraiment une lumière, un bon exemple vivant et édifiant pour ceux qui vous entourent. Vous êtes jeunes et votre cœur est ardent ? Ne faites pas de rêves chimériques et déprimants ; soyez au contraire charitablement dévouées et chrétiennement généreuses dans le domaine des réalités. Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

DIFFÉRENTES CATÉGORIES DE SAINTS PATRONS

Mes frères,

Il n'a pas suffi à Dieu de nous confier à la garde de ses anges, il veut que les saints du ciel soient aussi pour nous comme autant de protecteurs. Parmi ces saints, toutefois, il en est que nous devons invoquer avec une confiance toute particulière, parce qu'ils ont une raison toute spéciale de nous venir en aide : ce sont nos Saints Patrons. Je dis « nos Saints Patrons », parce que si nous n'avons qu'un ange gardien, nous avons tous, à des titres divers, plusieurs patrons.

Voyons quels sont ces patrons.

I

Au premier rang il faut mettre les saints ou les saintes dont nous avons reçu les noms au baptême. Ce sont les parents, de concert avec les parrains et marraines, qui font le choix de ces noms. Qu'ils s'inspirent, dans ce choix, non pas tant de

la vogue du moment que du désir de donner à l'enfant un beau modèle à imiter et un protecteur puissant dans le ciel. Qu'ils laissent de côté ces noms exotiques ou ces noms déformés qu'on ne trouve nulle part dans le calendrier ni dans le catalogue des saints. Jadis les parents aimaient à donner à leurs enfants les noms de leurs ancêtres : c'était une manière de les faire revivre en la personne de leurs descendants. Les parrains donnaient à leurs filleuls leurs propres noms : c'était une manière d'affirmer davantage la parenté spirituelle qui les unissait à eux ; ne pouvant leur donner leur nom, ils leur donnaient au moins leur prénom. Pourvu que cela ne prêtât pas à confusion, c'était très bien.

Quoi qu'il en soit, il convient de donner aux enfants des noms de saints bien connus, ayant leur fête au cours de l'année, ayant dans la *Vie des Saints* leur histoire que leurs protégés pourront lire et méditer. Car, m. f., la première condition pour les saints dont nous avons reçu le nom au baptême, la première condition pour imiter leurs vertus et mettre en eux notre confiance, c'est de connaître leur vie, de savoir ce qu'ils ont fait et comment ils ont servi le bon Dieu. Jadis, dans toutes les familles chrétiennes on possédait un livre intitulé la *Vie des Saints,* et on aimait à lire chaque jour la page consacrée au saint que l'Eglise honorait ce jour-là. Aujourd'hui bien d'autres livres, revues ou journaux, pas plus intéressants et à coup sûr bien moins utiles et bien moins édifiants, sollicitent et captivent l'attention des lecteurs. Que chacun ait du moins à cœur de connaître le saint sous la protection duquel il est placé. Nous verrons qu'il n'est pas venu au monde saint, et que comme nous il lui a fallu le devenir. Le récit de ses fautes fera que nous nous étonnerons moins des nôtres, nous apprendrons de lui à nous en relever et à les éviter à l'avenir. L'exemple de ses vertus nous entraînera dans la voie du bien, et si nous n'avons pas le courage de les pratiquer comme lui jusqu'à l'héroïsme, nous nous efforcerons de pratiquer au moins les devoirs essentiels du chrétien. Nous ne nous contenterons pas de porter son nom, nous voudrons lui ressembler et partager un jour sa gloire au ciel. « Il y a déjà en paradis quatre saints du nom de François, disait le jeune François de Sales, je veux être le cinquième. » Ayons la même ambition, m. f. ; les saints dont nous portons le nom ne demandent qu'à nous aider, surtout si nous avons soin de les en prier.

II

Une autre catégorie de Saints Patrons que nous devons invoquer avec confiance, parce qu'ils sont chargés, eux aussi, de nous protéger, ce sont les patrons de notre paroisse, de notre diocèse, de notre patrie. Ces Saints Patrons ont été choisis par nos pieux ancêtres, et l'Eglise a ratifié leur choix en désignant officiellement ces saints comme les protecteurs du village, de la cité, du diocèse ou de la nation que nous habitons. Parfois ces Saints Patrons sont nés dans le lieu même dont la garde leur est confiée, ou bien ils l'ont édifié par leur sainte vie, ou bien encore ils y sont morts. Tels, par exemple, dans notre diocèse de Langres, S. Gengoulf à Varennes, S. Vinard à Celles, les Saints Jumeaux à Saint-Geosmes, sainte Menehould à Bienville.

D'autres fois, ce sont eux-mêmes qui sont venus offrir leur patronage aux lieux qui leur sont dédiés. Ce fut le cas pour S. Mammès, patron de notre diocèse. Jusqu'au VIIIe siècle, le patron de celui-ci et le titulaire de la cathédrale avait été S. Jean l'Evangéliste, parce que nos premiers apôtres avaient été, par S. Polycarpe, des disciples de ce grand apôtre. Mais, vers le milieu du VIIIe siècle, un noble français qui, revenant de Jérusalem, s'était arrêté quelque temps à Constantinople, y avait obtenu une relique de ce jeune martyr, si populaire en Orient. Il la rapportait tout heureux dans son pays, quand arrivant au bas de Langres, il suspendit son précieux trésor à la branche d'un arbre, pendant qu'il se reposait quelques instants à l'ombre de cet arbre. Mais lorsqu'il voulut reprendre la sainte relique, il lui fut impossible, malgré tous ses efforts, de la détacher. L'évêque de Langres, averti de ce prodige, se rendit sur les lieux et, tous les autres moyens ayant échoué, il dut promettre au saint martyr d'en faire le patron de sa cathédrale et de son diocèse ; alors seulement les reliques du saint descendirent d'elles-mêmes dans ses mains.

Le plus souvent toutefois, nos pieux ancêtres ne se sont inspirés que de leur dévotion ou de la dévotion en honneur au temps où ils vivaient, dans le choix du patron de leurs paroisses. C'est ainsi que de nos jours où le culte du Sacré-Cœur, de Notre-Dame de Lourdes, de sainte Jeanne d'Arc, de sainte Thérèse de Lisieux, de sainte Bernadette est très populaire, nombreuses sont, parmi les églises que l'on construit, celles qui leur sont dédiées ; nombreuses, parmi les nouvelles paroisses érigées, sont celles qui se placent sous leur patronage.

Mais une fois ce choix fait, il est définitif ; seul le Souverain Pontife peut autoriser une paroisse à changer de patron, à donner un autre titulaire à son église. Vous voyez dès lors, m. f., combien sont vaines les tentatives des municipalités qui prétendent déplacer la date de la fête patronale dans leur commune, et surtout fêter un autre patron que le patron séculaire. Elles peuvent bien changer la date de la fête foraine, mais changer la fête patronale dépasse leur pouvoir, puisque le curé et l'évêque diocésain même ne peuvent le faire.

Vous êtes trop attachés à vos traditions, m. f., pour songer jamais à faire pareil changement. Votre Saint Patron s'identifie avec votre paroisse au point que celle-ci porte son nom, comme vous-mêmes portez les noms des saints sous le patronage desquels vous avez été placés au baptême. Lorsque je vous délivre la copie d'un acte de baptême ou de tout autre acte religieux, vous avez déjà pu le constater, j'atteste qu'ils sont conformes aux registres de la paroisse St-Louis. C'est là

le nom religieux, le nom canonique, le nom de baptême, si je puis ainsi dire, du pays que vous habitez. Parfois même ce nom se confond avec le nom civil de la commune. Combien nombreuses sont les localités qui portent le nom même de leur Saint Patron ! Dampierre, St-Vallier, Donjeux, St-Ciergues, St-Martin, Domremy, Bologne, St-Loup, St-Thiébault, St Urbain, etc., etc., chez nous, sont dans ce cas.

Chaque paroisse, chaque diocèse, chaque nation est comme un fief dont le Saint Patron a été établi le seigneur et le gardien. Il a le droit d'y être honoré d'une façon particulière : son image est à la place d'honneur à l'église ; son nom revient souvent pendant les offices ; sa fête est célébrée avec pompe : c'est la fête sinon la plus importante, du moins la plus populaire de l'année, c'est « la fête » par excellence, la fête du village à laquelle on convie parents et amis.

Honorons donc le Saint Patron de notre paroisse, honorons celui de notre diocèse, honorons la Sainte Vierge et sainte Jeanne d'Arc patronnes de notre chère France, et recourons à eux avec d'autant plus de confiance qu'ils ont reçu de Dieu et de l'Eglise mission de nous protéger.

III

Une troisième catégorie de patrons que nous devons honorer et prier, ce sont les Saints Patrons des professions que nous exerçons.

Les Saints, m. f., on nous le répète chaque année à la Toussaint, n'ont pas toujours été les bienheureux auréolés de gloire que nous contemplons sur nos autels ou en paradis. Ils ont vécu sur la terre comme nous. Les uns d'une façon, les autres d'une autre, il leur a fallu travailler et gagner leur vie comme nous. Il y a eu des saints dans tous les états et toutes les conditions. Il y en eut parmi les pasteurs des âmes, les religieux, les rois et les grands de ce monde ; mais il y en eut bien davantage encore parmi les humbles, les gens du peuple et les ouvriers. Il n'est pas de profession qui n'ait ses saints, lesquels sont précisément devenus saints en exerçant cette profession. Eh bien ! c'est à chacun de nous à rechercher quels saints ont mené la vie que nous menons, ont exercé les mêmes travaux que nous. Lisez leur vie, comme je vous conseillais de le faire en vous parlant des saints dont vous portez les noms. Elle ne pourra manquer de vous intéresser, puisqu'elle vous parlera de votre métier et de la façon dont ces saints l'ont exercé. Elle vous apprendra comment ils ont sanctifié les travaux qui sont les vôtres, comment ils ont supporté les fatigues de votre état, accepté ses épreuves et les ont rendues méritoires pour le ciel.

Faites mieux : invoquez ces saints ; car, qui plus qu'eux au ciel est capable de vous comprendre ? Qui mieux que S. Isidore le Laboureur est capable de s'intéresser à vous, cultivateurs, lui qui comme vous est allé à la charrue, en fenaison, en moisson et comme vous a tremblé pour ses récoltes quand l'orage et la grêle les menaçaient ? Ouvriers en métaux, quel saint saurait s'intéresser à vos travaux comme S. Eloi, qui comme vous a manié la lime et le marteau et a senti les ardeurs brûlantes de la forge ? Parents qui envoyez vos enfants garder vos troupeaux, quel plus beau modèle, quelle meilleure patronne pouvez-vous leur proposer que la douce bergère de Pibrac, sainte Germaine Cousin, qui aimait tant à grouper autour d'elle ses petites compagnes pour les instruire et les faire prier, tandis que broutaient ses brebis ?

Quelle que soit votre profession, m. f., feuilletez la *Vie des Saints* et vous y trouverez certainement quelque bienheureux, maintenant au ciel, qui l'a exercée ou s'y est intéressé pendant qu'il était sur la terre. Les pâtissiers y trouveront S. Macaire, les boulangers S. Honoré, les cordonniers S. Crépin et S. Crépinien, les vignerons S. Vincent et S. Urbain, les servantes sainte Marthe ou sainte Zite ; les mères de famille, les jeunes filles, les jeunes gens, les soldats, n'auront que l'embarras du choix.

Vous savez avec quelle confiance, dans les âges de foi, l'on aimait à honorer et à prier ces patrons des professions. On ne le faisait pas seulement individuellement ; tous les gens de même métier se groupaient en confrérie pour le faire. Souvent ces saints avaient leur chapelle à l'église, leur image qu'on portait en procession et dont à tour de rôle chaque membre de la corporation se faisait un honneur d'être le dépositaire. Chaque année leurs protégés cessaient leur travail pour célébrer sa fête. Ce culte du Saint Patron était un moyen de resserrer les liens de solidarité qui unissaient les membres de la même profession, une invitation pour chacun d'eux à exercer consciencieusement son métier pour l'honneur de tous, une raison pour les travailleurs de toute sorte d'aimer leur état, puisqu'un saint ne l'avait pas dédaigné.

Certaines corporations sont demeurées fidèles à cette tradition et continuent chaque année de célébrer leur saint protecteur. Puissent-elles devenir chaque jour plus nombreuses !

Puissions-nous tous, m. f., avoir une si grande dévotion envers nos Saints Patrons, à quelque titre qu'ils le soient, que nous ressentions abondamment les effets de leur puissante protection ! Ainsi soit-il.

S. Eloi, Patron des ouvriers en métaux
(1er décembre)

MODÈLE ET BIENFAITEUR DES OUVRIERS

Mes frères,

Fidèles aux pieuses traditions de vos ancêtres, vous êtes venus célébrer la fête de S. Eloi votre Patron. Soyez-en félicités. En même temps qu'elle vous vaudra à vos familles et à vous la protection de ce grand Saint, qu'elle fera descendre sur vos travaux et votre profession ses bénédictions, votre pieuse démarche me fournit l'occasion de vous rappeler les exemples que vous a donnés votre

glorieux Patron et les bienfaits dont votre corporation lui est redevable.

I

S. Eloi devint ministre du roi Dagobert et mourut évêque de Noyon. Mais il avait commencé par être ouvrier et par manier la lime et le marteau en travaillant les métaux comme vous le faites vous-mêmes. Né au petit bourg de Chatelac, à deux lieues de Limoges, il montra dès son enfance une adresse remarquable pour les ouvrages des mains. Ses parents, afin d'encourager ces heureuses dispositions, l'envoyèrent en apprentissage à la Monnaie de Limoges dont Abbon était alors le préfet. — Sage mesure, trop négligée aujourd'hui. On voulait alors que chaque enfant apprît un métier et fût à même de gagner sa vie. Dans ce but, les parents savaient s'imposer des sacrifices et consentir à dépenser quelque argent pour son apprentissage, ou tout au moins à ne pas tirer un profit immédiat de son travail. Trop souvent, aujourd'hui, on ne songe plus à faire apprendre un métier à l'enfant, on préfère qu'il commence à gagner dès qu'il commence à travailler. Oui, mais si la tâche qu'il remplit à l'usine ou à l'atelier vient à être supprimée, il se trouvera sans rien dans les mains, il pourra être manœuvre ici ou là, mais il ne sera jamais un ouvrier capable de produire une œuvre complète et bien finie.

Sous la direction d'Abbon, Eloi devint vite habile. Ses premières œuvres révélèrent son talent précoce et la corporation des orfèvres, qui était alors très en honneur, eut lieu d'être fière de son nouveau membre. La réputation de celui-ci parvint jusqu'à la Cour du roi Clotaire II, qui l'appela près de lui et l'adjoignit à Bobbon son trésorier. Je ne vous raconterai pas comment ce roi lui ayant demandé de lui faire un riche trône et lui ayant remis à cet effet quantité d'or et de pierres précieuses, S. Eloi lui en confectionna deux également riches et ouvragés ; vous connaissez tous, en effet, ce trait de probité de notre Saint. — Aimez à l'imiter, en apportant toujours dans vos travaux, dans l'exécution des commandes qui vous sont faites, une grande conscience professionnelle. Aujourd'hui, ce qu'on veut avant tout, c'est devenir riche rapidement, n'importe par quel moyen, au détriment souvent de la justice et de l'honnêteté, au détriment en tout cas de la qualité du travail et de la durée des ouvrages exécutés.

Telle n'était point l'ambition de S. Eloi. Malgré la fortune que ses travaux d'art pouvaient lui procurer, malgré sa haute position, malgré la faveur du roi, il menait une vie de pauvre, il se mortifiait par les cilices, les jeûnes et les veilles ; on le voyait paraître en public vêtu d'une robe d'étoffe grossière, serrée par une corde en guise de ceinture. — Quelle noble simplicité et comme notre Saint apprend aux patrons à ne pas éblouir par leur faste, et aux ouvriers à ne pas jalouser leurs patrons qui plus heureux, en apparence seulement, bien souvent, ont le souci journalier de leur procurer du travail et de leur assurer du pain !

II

Si S. Eloi ne profita point des avantages que la Providence lui avait ménagés pour jouir lui-même de la vie, il en profita pour faire du bien aux ouvriers ses frères.

Un jour, abordant le roi, S. Eloi lui dit : « Mon prince, je viens vous demander une grâce. Donnez-moi la terre de Solignac, afin que j'en fasse une échelle par laquelle vous et moi nous méritions de monter au ciel. » Le roi y consentit et Eloi fit bâtir sur ce domaine un beau monastère où il établit les règles de S. Colomban et de S. Benoît, et dont S. Remacle fut le premier abbé. Ce premier monastère construit par S. Eloi fut suivi de beaucoup d'autres. Devenu évêque de Noyon, il bâtira à ses frais le monastère de St-Martin, agrandira celui de St-Pierre, fondera près d'Arras l'ermitage du Mont St-Eloi et quantité d'autres.

« Mais, allez-vous me dire, en quoi ces monastères pouvaient-ils intéresser les ouvriers ? » — De bien des manières, m. f. ; toutefois je ne vous en signalerai que deux.

Près de chaque monastère se trouvait une école où pouvaient venir s'instruire les enfants du peuple, les enfants d'ouvriers. Dans cette école on leur apprenait, bien entendu, la science de la religion qui rend l'homme honnête et vertueux ; mais on y enseignait aussi les sciences profanes, et grâce à l'instruction qu'ils recevaient ainsi, les enfants de simples ouvriers pouvaient s'élever dans l'échelle sociale et parvenir à de hautes positions, soit dans le monde, soit dans l'Eglise. Rappelez-vous Charlemagne promettant aux élèves pauvres mais studieux du moine Alcuin les premières charges dans son royaume. Combien d'enfants de simples ouvriers sont ainsi devenus ministres des rois, abbés, évêques et même papes !

A côté de ces écoles se trouvaient également des ateliers de toute sorte, où les moines se livraient au travail des mains pour les besoins de leur monastère. On y rencontrait des Frères charpentiers, menuisiers, forgerons, tailleurs, cordonniers, autant dire tous les corps de métiers. Or ces ateliers étaient pour les régions d'alentour autant d'écoles professionnelles où les gens de la région pouvaient venir apprendre à travailler, où les jeunes artisans pouvaient se perfectionner dans leur profession. Souvent même, les monastères leur fournissaient l'occasion d'exercer cette profession en leur procurant du travail. Que d'églises, que de monuments, que d'ouvrages encore existants ont été ainsi construits sous la direction et aux frais des moines, heureux de procurer aux ouvriers qui les entouraient le moyen de gagner honnêtement leur vie !

III

Mais au temps de S. Eloi comme aujourd'hui, il y avait les invalides du travail, les pauvres que leurs infirmités, leur âge ou toute autre cause

rendaient incapables de gagner leur pain. Ils n'étaient pas délaissés. L'argent que S. Eloi refusait d'employer pour son bien-être et ses plaisirs servait à leur venir en aide. Tous les pauvres, raconte S. Ouen, ami de notre Saint et son historien, affluaient autour de S. Eloi comme des abeilles autour d'un rayon de miel. Aussi, quand des étrangers demandaient à le voir et à lui parler, on leur répondait presque toujours : « Allez dans telle rue, vous trouverez une troupe de pauvres, c'est là qu'il sera. » Son plus vif plaisir était d'avoir à sa table des pauvres ouvriers devenus incapables de travailler, et il prenait rarement son repas sans qu'il y en eût plusieurs. Il leur lavait les pieds et les mains, puis les servait de ses propres mains et ne mangeait lui même que les restes laissés sur la table par ses convives. Plus d'une fois, même, il se dépouilla de ses vêtements pour en couvrir leur nudité. — Qu'elle est belle, m. f., la religion qui inspire une pareille générosité envers les pauvres, et qu'ils sont dignes d'admiration et de reconnaissance ceux qui, comme S. Eloi, l'ont pratiquée avec tant de perfection ! En notre temps de démocratie où l'on prétend s'intéresser si fort au sort des travailleurs, quel est celui de nos ministres ou de nos députés dont la charité pourrait rivaliser avec celle de S. Eloi ? Je suis loin de blâmer les lois sociales votées en ces derniers temps pour améliorer le sort de la classe ouvrière, mais vous savez si ces lois sont coûteuses pour tous les consommateurs et tous les contribuables ! Et combien ceux qui en bénéficient sont loin d'être traités et accueillis comme l'étaient les protégés de S. Eloi ! Que de démarches il faut faire avant d'obtenir quelques secours des bureaux de bienfaisance modernes !

Ici encore, m. f., imitez votre Patron. Que votre charité vienne en aide à ceux de vos frères les travailleurs que vous voyez dans le besoin. En ce temps de chômage, aidez les à trouver du travail s'ils en manquent. S'ils sont chargés de famille, s'ils sont victimes d'un accident, éprouvés par la maladie, secourez-les discrètement : Dieu vous le rendra.

Même revêtu de charges à la Cour, même devenu évêque, S. Eloi n'oublia pas sa première profession. Son historien raconte qu'évêque de Noyon, il reprenait, chaque fois que son ministère le lui permettait, ses instruments de travail pour confectionner des châsses aux Saints qu'il avait en grande vénération. C'est ainsi qu'il en fabriqua de précieuses pour recevoir les corps de S. Quentin et de S. Lucien qu'il avait retrouvés.

Aimez, vous aussi, votre profession, m. f., soyez heureux et fiers de l'exercer. Ne rougissez jamais de votre qualité d'ouvriers, et souvenez-vous que S. Eloi et le Dieu que servait S. Eloi, Jésus-Christ, le furent avant vous. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES A DES JEUNES GENS

III

INDÉPENDANCE OU SUBORDINATION ?

Mes chers amis,

Le titre que j'ai donné à cette causerie pose un problème des plus intéressants. Certes, nous admettons difficilement de rencontrer partout des barrières, nous aimerions à vivre sans contrainte, il nous serait agréable de suivre le hasard capricieux, mais combien varié, de nos pensées, désirs et sentiments. Hélas ! nous nous heurtons sans cesse à des prohibitions, à des impossibilités, à des interdictions plus ou moins catégoriques. Et nous avons l'impression qu'on étouffe l'activité ardente de nos forces vives, qui ne demandaient qu'à s'épanouir dans l'action. Examinons de près ce problème : pouvons-nous donner libre cours à notre besoin naturel d'indépendance, ou faut-il au contraire nous soumettre à une discipline ?

I. — *Indépendance impossible*

Tant qu'un jeune enfant est incapable de se rendre compte, de comprendre et de penser par lui-même, il reste sous l'entière dépendance de ses parents, qui doivent songer à tout pour lui. Mais quand la raison s'est éveillée, l'enfant déjà, pour beaucoup de petites choses, se suffit à lui-même, et il exige moins de soins. Cependant, il est encore incapable de vivre par ses propres moyens ; insouciant, il laisse à sa famille les préoccupations, et aussi la préparation de son avenir. Cette insouciance s'accompagne d'abandon confiant et d'une certaine docilité. Mais viennent les années de l'adolescence ; alors le jeune homme s'imagine qu'il est temps pour lui d'échapper à l'autorité, comme la chrysalide qui devient papillon et qui prend son essor. C'est ce qu'on a coutume d'appeler l'âge ingrat.

A ce moment l'adolescent croit volontiers qu'il est de bon ton de rejeter les idées toutes faites que l'éducation chrétienne et familiale s'est efforcée de lui inculquer. Est-ce qu'il n'est pas assez grand maintenant pour savoir ce qu'il faut penser sur chaque chose ? Et le voilà qui juge tout, même ses parents et ses maîtres, même la religion et l'Evangile ; il discute, il répond, il tranche avec une certitude absolue les cas les plus difficiles, et il estime naïvement que tous ceux-là se trompent qui ne pensent pas comme lui.

Il n'a plus cette belle confiance qui lui rendait l'obéissance facile, justement parce qu'il prétend juger de tout, et sans erreur possible. Maintenant, avec lui, il faut prendre des gants, comme on dit, il faut choisir ses bons moments pour le commander ou lui demander un service ; il n'admet plus que sa vie soit contrôlée, que ses faits et gestes, ses fréquentations et ses compagnies soient réglementés par ses parents. Il se croit assez grand et assez intelligent pour prendre soin de sa conduite et se diriger dans la vie.

Il sent monter à son cœur des aspirations nouvelles, il découvre en lui des énergies inconnues jusque-là ; la vie se révèle à lui, et des mystères sortent de l'ombre qui les enveloppait auparavant. Là encore, là surtout, l'adolescent prétend ne relever de personne et avoir le droit de chercher son plaisir là où il lui plaît. D'où les plus grandes misères et les plus tristes dérèglements, s'il n'y a pas une autorité à la fois douce et ferme, main de fer dans un gant de velours, pour contenir ce besoin d'émancipation, pour conduire et diriger cette activité bouillante, mais un peu folle.

Je suis sûr, mes chers amis, que vous avez eu auprès de vous, à ces heures incertaines, l'appui, le secours de cette autorité ; j espère aussi que, tout au fond de votre pensée et de votre cœur, vous approuvez l'attitude ferme et énergique que vos parents et vos maîtres ont eue alors envers vous. Car l'indépendance absolue est impossible. Avant nous, il y a eu des êtres intelligents qui, mieux que nous, ont su apprécier sainement toute chose ; ils ont aussi l'expérience, peut-être ont-ils commis quelque erreur regrettable qui leur a fait du tort et qu'ils seraient heureux de nous éviter. Pourquoi ne pas profiter de leurs conseils et de leurs avis ? Nous craignons qu'ils nous trompent et nous abusent ? Mais quel intérêt auraient-ils à cela ? Les croyons-nous, et cela sans la moindre raison, assez ennemis de nous mêmes pour nous contrarier sans motif ?

Et puis, disons nous aussi que tout ce qui brille n'est pas de l'or ; que nos défauts, nos passions peuvent nous égarer, qu'il est des erreurs et des moments de folie qui se paient cher parfois ; et qu'en définitive, quand on veut guider notre action, et la soumettre à une sage mesure, c'est notre intérêt que l'on cherche. Alors à quoi bon secouer le joug ?

II — *Subordination nécessaire*

D'ailleurs, nous vivons en société, nous sommes nécessairement dépendants des autres. Car, dans la vie matérielle, nous avons besoin de toutes les classes de la société. Pourrions nous suffire à assurer notre existence et tout ce qui est nécessaire pour cela, par nos seuls moyens : nourriture, vêtements et tout le reste ? N'avons-nous pas besoin de toutes les professions ou presque, car aurions-nous la faculté et le temps de les apprendre et de les exercer toutes ? La vie moderne en particulier, à laquelle nous sommes fort accoutumés et qu'il nous serait très pénible d'abandonner, suppose une foule de services publics et d'organismes compliqués qui requièrent un personnel considérable.

Dès lors, serait ce juste et raisonnable de prétendre vivre à notre guise, sans aucune contrainte, sans aucune loi à laquelle il faille nous soumettre ? Autant dire alors que le monde entier et tout le genre humain n'ont été créés que pour servir notre petite personne, et satisfaire, avec le sourire, tous nos caprices, même les plus extravagants. Mais au nom de quoi refuserions-nous ensuite à nos voisins d'avoir les mêmes prétentions et les mêmes exigences ? — « Libre à eux, direz vous, d'en faire autant et de nous imiter. » — Mais alors chacun prétendra être servi mais ne pas servir, avoir des droits mais aucun devoir ; et ce sera la lutte et la haine, et l'anarchie et la mort.

Non, donnant donnant. Nous recevons des autres, nous devons fournir notre part de la tâche commune. Nous avons besoin des autres, les autres ont aussi besoin de nous. Nous prétendons avoir des droits, mais eux aussi en ont comme nous, et nous comme eux nous avons des devoirs. Si nous outrepassons nos droits, c'est toujours aux dépens de quelqu'un qui sera lésé, qui n'aura pas son compte de bonheur, et, par une sorte de justice naturelle, tous nos abus seront payés, par nous ou par d'autres.

Ecoutons, mes chers amis, le langage de la raison, et reconnaissons sagement que nous n'avons pas le droit de bâtir notre bonheur sur la souffrance d'autrui, de faire notre fortune avec le bien des autres, et par conséquent que nos droits s'arrêtent là où commencent ceux du voisin. Si nous refusions d'accepter cette doctrine, nous serions des monstres et non plus des hommes.

Alors, vous voyez bien que nous ne pouvons pas être totalement indépendants, qu'on ne peut pas supprimer toutes les barrières et autoriser toutes nos fantaisies. Vous voyez bien que, pour assurer à chacun sa part de bien et de bonheur, autant que c'est possible ici-bas, il faut une société organisée avec des lois et avec des chefs ; et qu'il faut le respect des lois, l'obéissance aux chefs, pour que soient sauvegardés l'ordre et la paix.

Et qui sera le premier bénéficiaire de cet ordre, de cette paix, sinon celui-là même qui se sera plié aux disciplines nécessaires ? Qui sera le premier entouré de soins et de respect, sinon celui qui aura lui-même pratiqué la charité et la justice ? Et si, par malheur, l'homme bon et honnête venait à être victime de la méchanceté ou de l'injustice, qu'il sache bien que ce n'est pas la haine qui guérit la haine, mais l'amour ; et que la loi du Christ prévient les révolutions et les guerres en disant : « Faites du bien à vos ennemis, rendez le bien pour le mal. » Dût-il lutter jusqu'à la mort dans la charité, pour l'ordre et la paix, le juste aurait servi jusqu'au bout, en même temps que la cause du bien, les intérêts de sa propre félicité.

* *

Mes chers amis, j'ai assez d'expérience personnelle pour savoir combien, à certaines heures du moins, le joug de l'autorité et de la loi morale peut peser sur vos âmes et vos cœurs de vingt ans. Je sais quelle violence il faut se faire parfois, quand ce serait si commode de se laisser vivre et de faire comme les autres. Mais, à votre tour, vous avez déjà assez vécu pour comprendre l'enseignement que je viens de vous donner ; pour savoir que l'indépendance est nocive et la discipline bienfaisante ; que le désordre est une tare et un fardeau, que la vertu au contraire porte

avec elle sa récompense. Ce n'est pas en se dispersant au hasard qu'une force produit du travail, mais seulement quand elle est endiguée et sagement dirigée. Plus il y a en nous d'énergie, — acuité de l'esprit, sûreté du jugement, force du caractère, sensibilité du cœur, — plus il faut endiguer ces forces pour qu'elles donnent tout leur fruit. Laissées en liberté, les eaux d'un torrent ne portent que ruine et désolation là où elles passent ; endiguées au contraire par le génie de l'homme, elles donnent force et lumière à tout un pays.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

53e LEÇON

LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION ET LA MANIÈRE DE COMMUNIER

Q. 473. — *Combien y a-t-il de sortes de dispositions nécessaires pour la communion ?*

R. — *Il y a deux sortes de dispositions nécessaires pour la communion : celles de l'âme et celles du corps.*

La communion est une nourriture destinée à entretenir et à développer dans l'âme la vie de la grâce reçue au baptême et, au besoin, recouvrée par le sacrement de pénitence. Une nourriture ne peut profiter à celui qui la prend que moyennant certaines conditions. La recevoir sans ces conditions, c'est la rendre inutile et même nuisible. Si l'on a négligé par sa propre faute de réaliser ces conditions, c'est aussi traiter par le mépris et la nourriture et celui qui la donne, puisque c'est gaspiller le don et méconnaître la bonne intention du donateur. On comprend donc que des dispositions de l'âme soient nécessaires pour recevoir la nourriture qui lui est destinée, la communion.

Mais cette nourriture se présente à nous sous les apparences du pain, apparences qui doivent être reçues par le corps. Puisque celui-ci est appelé à collaborer avec l'âme dans l'œuvre de sanctification surnaturelle de l'âme, il convient que le corps apporte lui aussi certaines dispositions à la réception de la communion.

—

Q. 474. — *Quelles sont les dispositions de l'âme nécessaires pour communier dignement ?*

R. — *Les dispositions de l'âme nécessaires pour communier dignement sont d'être en état de grâce et d'avoir une intention droite, c'est-à-dire le désir de plaire à Dieu et de devenir meilleur.*

Donc deux dispositions de l'âme indispensables pour bien communier :

1o *Etre en état de grâce.* Cette première disposition s'impose à la fois pour permettre à la communion de produire dans l'âme ses bons effets et pour témoigner à Notre-Seigneur le respect qui lui est dû.

a) Etre en état de grâce, c'est posséder en soi la vie surnaturelle. Puisque la communion a pour but et pour effet d'entretenir et de développer la vie surnaturelle, il est à peine besoin de dire qu'elle ne pourra atteindre son but et produire son effet que si l'âme possède cette grâce surnaturelle. Recevoir la communion sans posséder la grâce surnaturelle serait aussi inutile que recevoir du pain alors que l'on est mort.

b) Ne pas être en état de grâce ou, ce qui revient au même, être en état de péché mortel, c'est être en état de révolte contre Dieu, être son ennemi. Puisque la communion nous donne N.-S. Jésus-Christ qui est Dieu, recevoir la communion dans cet état de révolte et avec ces sentiments d'inimitié contre Dieu, c'est répondre à son amour par une très grave injure, c'est renouveler le geste de Judas qui, au Jardin des Oliviers, donne un baiser à son Maître tout en le livrant aux ennemis qui veulent le faire mourir.

2o *Avoir une intention droite.* C'est l'intention qui donne à nos actes leur valeur. Faire un signe de croix avec l'intention d'honorer Dieu est un acte de vertu ; faire ce même signe de croix avec l'intention de se moquer de Dieu est un péché ; faire le signe de la croix machinalement, c'est-à-dire sans mauvaise intention, mais aussi sans l'intention d'honorer Dieu, c'est accomplir un acte qui n'a aucune valeur. Or, pour bien communier, il importe de ne pas commettre un péché en communiant, donc de ne pas avoir une intention mauvaise ; mais il importe aussi de ne pas accomplir un acte inutile et sans valeur, ce qui serait traiter la communion et le bon Dieu sans respect, donc de ne pas communier sans aucune intention. Il ne reste qu'un moyen de bien communier : c'est d'avoir en le faisant une bonne intention.

Quand l'intention sera-t-elle bonne ? Quand elle répondra à ce que Dieu attend de nous. Or Dieu, se donnant à nous par amour, attend de nous que nous répondions à son amour, c'est-à-dire que nous le recevions pour lui être agréables, pour lui plaire. D'autre part, Dieu se donne à nous pour nous faire du bien, pour nous aider à devenir meilleurs ; il attend donc de nous que nous ayons en le recevant ce désir de devenir meilleurs, c'est-à-dire de bien profiter des grâces de la communion.

—

Q. 475. — *Serait-ce un grand péché de communier sans être en état de grâce ?*

R. — *Oui, ce serait un grand péché de communier sans être en état de grâce : ce serait commettre un sacrilège, en profanant le corps de Jésus-Christ.*

Nous savons combien est grande l'horreur que Notre-Seigneur éprouve en présence du péché. Ayant pris à sa charge tous les péchés du monde, quand le Christ s'est vu, au Jardin des Oliviers, en présence de tous ces péchés, son âme est devenue triste jusqu'à la mort et il en a tellement souffert que son divin Cœur s'est mis à battre avec violence et que sous cette pression son sang s'est échappé comme une sueur de tout son corps. Nous

savons aussi quelle horreur il a éprouvée chaque fois qu'il s'est trouvé en présence du démon. Il l'a chassé en le maudissant : « Retire-toi, esprit maudit ! »

Recevoir Notre-Seigneur dans un cœur qui n'est pas en état de grâce, c'est le mettre de nouveau en contact avec le péché et avec le démon. C'est donc le livrer de nouveau à ses ennemis et au démon ; c'est renouveler les souffrances de sa Passion et répondre à son amour par la haine et par le mépris. Ce traitement indigne est un des plus abominables sacrilèges, car si c'est déjà très mal de profaner une chose sainte, c'est un péché encore beaucoup plus grand de profaner Celui qui est la sainteté même.

Q. 476. — *Quelles sont les dispositions du corps nécessaires pour communier ?*

R. — *Les dispositions du corps nécessaires pour communier sont : 1° de n'avoir ni bu ni mangé depuis minuit ; 2° d'avoir une mise modeste et une tenue respectueuse.*

Le corps, nous l'avons dit, est tenu d'apporter lui aussi dans la réception de la sainte communion certaines dispositions. Ces dispositions, exigées par des raisons de haute convenance, s'inspirent du respect dû à Notre-Seigneur. La première a été rendue strictement obligatoire par l'Eglise et constitue ce que l'on appelle une loi ecclésiastique. Elle consiste à être à jeun pour communier, c'est-à-dire à n'avoir rien pris, ni comme nourriture ni comme boisson, depuis l'heure de minuit précédant la communion. Il est facile de comprendre les motifs de cette loi : il serait, en effet, tout à fait inconvenant que la nourriture de l'âme, qui est, ne l'oublions pas, la personne adorable de Jésus Christ, fût mêlée à la nourriture du corps.

Tout ce qui, pris après minuit, rompt le jeûne (aliments, boisson, remèdes), interdit donc de communier dans la même journée. Il faut remarquer toutefois qu'il ne s'agit ici que de ce qui est absorbé sous forme de nourriture ou de boisson. Une goutte d'eau ou deux absorbées en se lavant les dents, quelques gouttes de pluie qui auraient pénétré par hasard dans la bouche n'empêchent donc pas de communier. On peut calculer l'heure de minuit d'après le temps véritable ou d'après le temps légal. Enfin les malades en danger de mort peuvent communier sans être à jeun.

La seconde disposition concerne les vêtements et la tenue. Les vêtements doivent être propres, simples et décents. La malpropreté serait un manque d'égards envers Notre-Seigneur ; une mise trop luxueuse dénoterait une vanité qui ne convient pas ; une mise indécente serait un manque de respect et une cause de scandale. Il est donc obligatoire que les personnes du sexe féminin en particulier surveillent leur costume et ne s'approchent de la sainte Table qu'avec une robe montante et pourvue de manches ; celles qui ne se conformeraient pas à cette règle se verraient refuser la communion. Il est à souhaiter aussi que les jeunes gens et les hommes ne reçoivent pas la sainte communion avec certains costumes sportifs largement décolletés ou dépourvus de manches. A remarquer enfin que l'on ne garde pas ses gants pour communier.

La tenue doit être respectueuse, c'est-à-dire recueillie. On évitera en particulier de se rendre à la Table sainte avec précipitation ou en se bousculant, de regarder autour de soi en allant et en revenant et surtout lorsque l'on est à genoux à la sainte Table. A partir du moment où l'on quitte sa place, on gardera les mains jointes ou les bras croisés et les yeux baissés. En recevant la sainte communion, on ne doit pas regarder le prêtre, mais tenir les yeux fermés ou au moins baissés. Ces règles de bonne tenue s'appliquent également au temps de la préparation et de l'action de grâces. Enfin, en arrivant à la sainte Table et en la quittant, on fait la génuflexion. Si l'on doit attendre un certain temps à proximité de la sainte Table le moment de s'y agenouiller, il est mieux de se mettre à genoux.

Q. 477. — *Que faut-il faire quand on est à la sainte Table ?*

R. — *Quand on est à la sainte Table, il faut se mettre à genoux, étendre la nappe de communion sur ses mains, tenir la tête droite et avancer un peu la langue quand le prêtre présente la sainte hostie.*

Après avoir fait la génuflexion, on se met à genoux ; seules les personnes infirmes incapables de se mettre à genoux peuvent recevoir la sainte communion debout. On étend ensuite la nappe de communion sur ses mains en la tenant horizontalement à la hauteur de son cou environ. Toutefois, si le plateau, dont l'usage est maintenant obligatoire, n'est pas tenu par le servant et doit être passé de mains en mains, on reçoit celui-ci de son voisin de droite et on le tient de la même manière que la nappe sous sa bouche. Il faut prendre garde de ne jamais l'incliner ni le frotter contre soi, pour éviter de faire tomber à terre les parcelles qui pourraient s'y trouver. On doit le placer sous sa bouche et non à une certaine distance en avant, pas trop haut cependant pour ne pas gêner la main du prêtre.

Dès que l'on a reçu la sainte hostie, il faut refermer la bouche, puis remettre sans attendre le plateau à la personne de gauche. Le dernier communiant de la rangée le remet au servant ou au célébrant. Pour recevoir la sainte hostie, il faut tenir la tête droite et non penchée en avant, mais plutôt légèrement inclinée en arrière, garder les yeux baissés et avancer légèrement la langue, pour permettre au prêtre d'y déposer la sainte hostie sans toucher la bouche du communiant. On doit éviter tout mouvement de tête en avant qui risquerait de faire tomber la sainte hostie. On attend que le prêtre ait retiré sa main avant de fermer la bouche pour ne pas risquer de toucher ses doigts.